

À Paris



Miguel Macaya, *Chien*, 2008, huile sur bois, 122 x 122 cm, galerie Arcturus, Paris.

Galerie Arcturus, Paris
Du 29 mai au 28 juin 2008

Sobre Macaya

Sous une patine qui semble au premier abord traditionnelle, Miguel Macaya représente des animaux, des personnages et des natures mortes. Anne de la Roussière, directrice d'Arcturus, eut un coup de foudre pour ce peintre ibérique dès l'ouverture de sa galerie en 1999 et décida de le présenter au public français. « On sent que cet artiste est très espagnol et j'ai été immédiatement séduit par ses sujets classiques qu'il arrive à rendre contemporains. Dans sa facture, je vois d'ailleurs un dynamisme et une vivacité qui augmentent avec le temps. »

Pour ce qui est du classicisme, c'est vrai que l'on pense aux maîtres quand on regarde ses toiles : Rembrandt, Goya, mais aussi Caravage ou La Tour. Le sujet est sobre. Un personnage ou un animal, toujours seul, couvre presque toute la toile. Il se dégage sur un fond noir, profond, sans aucune fioriture. Et, bizarrement, le regard attiré au départ par l'objet animé du tableau glisse sur le fond jusqu'à s'y perdre, presque s'y noyer.

Cet emploi du clair-obscur, ce travail particulier de la lumière et du noir deviennent les sujets mêmes du tableau, conceptualisant ces classiques portraits. La toile s'avère alors silencieuse. Macaya évoque la solitude et l'absence. Il le fait de façon plus littérale encore avec des natures mortes dans lesquelles on voit une assiette blanche et vide. Cependant, le mystère n'est jamais dévoilé, l'histoire n'est pas contée et, à notre époque si rapide, il impose un temps d'arrêt devant ses œuvres. ■

Marie Maertens

« Miguel Macaya, œuvres récentes »,
galerie Arcturus, 65, rue de Seine, Paris VI*,
tél. 01 43 25 39 02, du 29 mai au 28 juin 2008.

Galerie Baudoin Lebon, Paris
Jusqu'au 14 juin 2008
et Galerie Lucien Schweitzer, Luxembourg
Jusqu'au 28 juin 2008

Bailly-Maitre-Grand,
la révélation d'un magicien

Photographe, Patrick Bailly-Maitre-Grand (PBMG) l'est au sens le plus accompli du mot et si, comme on le dit souvent, celui de magicien est le plus approprié à qualifier un artiste, alors cela lui va comme un gant. Féru des principes chimiques, mécaniques ou technologiques qui participent à régler l'apparition, la composition et la création d'une image, PBMG est passé maître en la matière. Il faut l'écouter vous décrire les processus qu'il met en œuvre pour réaliser telle ou telle série : c'est chaque fois comme s'il vous faisait le compte rendu d'une découverte. Enthousiasme de la première heure et précision scientifique à la clé !

À la lumière, PBMG doit tout. Elle est chez lui le vecteur directeur de

son travail. C'est elle qui le gouverne dans le choix des sujets comme dans celui de la technique employée. Les rapports que l'artiste entretient avec elle tiennent tant de l'affect que du mental car il n'a de cesse d'être à son affût. Il lui court après, la fait danser sur les objets les plus inattendus, lui fait rendre toutes sortes de reflets, l'immerge dans des bains sulfureux, la diffracte, la capte, la libère, bref il ne cesse d'en jouer.

Comme le montre l'ouvrage intitulé *Petites Cosmogonies*, que viennent de publier les éditions Mardaga, l'œuvre de PBMG offre à voir une foule de motifs iconographiques : visages, objets de toutes sortes, insectes, vêtements, explosions, éclaboussures, murs, vanités, miroirs, etc. Depuis près de trente ans, l'artiste décline son œuvre sur le mode de la série, en petites quantités, multipliant les processus techniques de révélation.

Ses deux expositions, à Paris et au Luxembourg, sont un vrai régal pour les yeux et pour l'esprit. Elles témoignent de l'extraordinaire liberté d'invention d'un artiste qui se tient à l'écart des effets de mode mais dont l'œuvre occupe une place de premier rang. C'est qu'à l'encontre du tohu-bohu des images trop souvent à l'avant-scène, celles de Patrick Bailly-Maitre-Grand ont cette extrême et discrète qualité de petits haïkus. ■

Philippe Piguet



Patrick Bailly-Maitre-Grand,
Les Morphées, 2003,
daguerreotype, 13 x 10 cm,
galerie Baudouin Lebon, Paris.



Miguel Macaya, *Chien*, 2008, huile sur bois,
122 x 122 cm, galerie Arcturus, Paris.

Galerie Arcturus, Paris

Du 29 mai au 28 juin 2008

Sobre Macaya

Sous une patine qui semble au premier abord traditionnelle, Miguel Macaya représente des animaux, des personnages et des natures mortes. Anne de la Roussière, directrice d'Arcturus, eut un coup de foudre pour ce peintre ibérique dès l'ouverture de sa galerie en 1999 et décida de le présenter au public français. « On sent que cet artiste est très espagnol et j'ai été immédiatement séduite par ses sujets classiques qu'il arrive à rendre contemporains. Dans sa facture, je vois d'ailleurs un dynamisme et une vivacité qui augmentent avec le temps. »

Pour ce qui est du classicisme, c'est vrai que l'on pense aux maîtres quand on regarde ses toiles : Rembrandt, Goya, mais aussi Caravage ou La Tour. Le sujet est sobre. Un personnage ou un animal, toujours seul, couvre presque toute la toile. Il se dégage sur un fond noir, profond, sans aucune fioriture. Et, bizarrement, le regard attiré au départ par l'objet animé du tableau glisse sur le fond jusqu'à s'y perdre, presque s'y noyer.

Cet emploi du clair-obscur, ce travail particulier de la lumière et du noir deviennent les sujets mêmes du tableau, conceptualisant ces classiques portraits. La toile s'avère alors silencieuse. Macaya évoque la solitude et l'absence. Il le fait de façon plus littérale encore avec des natures mortes dans lesquelles on voit une assiette blanche et vide. Cependant, le mystère n'est jamais dévoilé, l'histoire n'est pas contée et, à notre époque si rapide, il impose un temps d'arrêt devant ses œuvres. ■

Marie Maertens

à voir « Miguel Macaya, œuvres récentes »,

galerie Arcturus, 65, rue de Seine, Paris VI*,
tél. 01 43 25 39 02, du 29 mai au 28 juin 2008.